

Témoins et acteurs de la survivance Les Perreault de Manchester

Robert B. Perreault

Numéro 61, printemps 2000

« Nos cousins des États » : les Franco-Américains de la Nouvelle-Angleterre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/8562ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, R. B. (2000). Témoins et acteurs de la survivance : les Perreault de Manchester. *Cap-aux-Diamants*, (61), 14–17.

Témoins et acteurs de la survivance

Les Perreault de Manchester



Carte postale envoyée en 1906 par Juliette Dupont de Manchester à Hénédine Drouin de Saint-Célestin, dans le comté de Nicolet. Sur cette illustration de l'hôtel de ville de Manchester, l'expéditrice a collé sa photographie. (Archives de Cap-aux-Diamants).

PAR ROBERT B. PERREULT

Depuis 1977, je suis guide historique à Manchester au New Hampshire (ma ville natale) et j'adore voir la réaction des touristes québécois lorsque je leur raconte des faits divers tout en leur faisant visiter nos sites culturels. En 1905, le poète Robert Choquette y naît; en 1906, le peintre Ozias Leduc y vient pour réaliser

le décor intérieur de l'église Sainte-Marie; en 1907, le sculpteur Alfred Laliberté y séjourne chez des membres de sa famille; en 1908, le mutualiste Alphonse Desjardins y prononce un discours qui inspire la fondation de la Caisse populaire Sainte-Marie, la première aux États-Unis; puis dans sa jeunesse, Jean Chrétien y accompagne parfois son père Willie, alors directeur représentant Shawinigan au conseil d'administration de l'Association canado-américaine.

Chaque fois, je constate que les touristes s'étonnent du grand nombre de liens historiques qui rattachent nos deux peuples et aussi du fait que je les reçois en français. Lorsqu'on me demande où j'ai appris mon français, on s'en étonne davantage, car j'avoue que c'est ma langue maternelle, tout comme l'anglais. Pourtant, cela ne devrait pas surprendre puisque pendant longtemps les Franco-Américains de Manchester se sont disputés amicalement avec leurs compatriotes de Lewiston et de Woonsocket pour le titre officiel de «la ville la plus française aux États-Unis».

L'histoire de Manchester ressemble beaucoup à celle de plusieurs villes industrielles à forte population francophone de la Nouvelle-Angleterre et de l'est de l'État de New York. Chez nous, à une certaine époque, ce sont les filatures de l'Amoskeag Manufacturing Company (1831-1936), la plus grande manufacture de textile au monde, qui attirent des milliers d'immigrants de l'Europe et du Québec. Tandis que certains groupes tentent de s'intégrer aussi rapidement que possible à leur nouveau milieu, d'autres, y compris bon nombre de Québécois, veulent sauvegarder leur identité. Pour ces derniers, ce ne sera pas difficile, car ils sont déjà assez nombreux : 1 500 en 1869, 9 000 en 1880 et 17 000 en 1894, soit près du tiers de la population totale de 55 000 personnes.

LA «SURVIVANCE» À MANCHESTER

À Manchester, cette notion de «survivance» – foi, langue, traditions – se traduit par divers moyens. Ferdinand Gagnon fonde notre premier journal de langue française, *La voix du peuple*, en 1869. Il inspirera la création d'autres journaux locaux, y compris *L'avenir national* (1894-1949), quotidien de J.-E. Bernier. L'abbé J.-A. Chevalier établit, en 1871, la première de nos huit paroisses franco-américaines, Saint-Augustin. À l'invitation de ce dernier, mère Marie Saint-Norbert ouvre

notre première école paroissiale bilingue, le couvent Jésus-Marie, en 1881. Dans la paroisse Sainte-Marie, M^{re} Pierre Hevey, de concert avec sœur Cabana des sœurs Grises, fonde l'hôpital Notre-Dame-de-Lourdes, en 1894. Théophile-G. Biron, premier contremaître franco-américain de l'Amoskeag, est président fondateur de l'Association canado-américaine (ACA), société fraternelle de secours mutuels constituée en 1896.

père maternel, Adolphe Robert, natif de Sainte-Élisabeth, dans le comté de Joliette, arrive à Manchester, où habitait sa tante depuis 1887, ouvrière à l'Amoskeag. Âgé de 22 ans et muni d'un diplôme du collège de Joliette ainsi que d'une année d'expérience journalistique à Woonsocket, il devient rédacteur du *Canado-Américain*, organe de l'ACA. Il occupe toujours ce poste au moment de sa mort, en 1966. De plus,



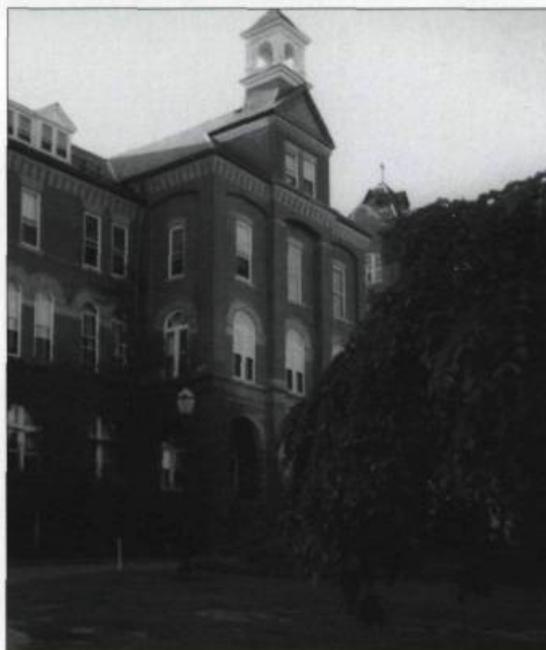
Vue à vol d'oiseau de Manchester, vers 1925. Carte postale B. John, B. Varick Co., Manchester. (Archives de Cap-aux-Diamants).

À ces quelques noms pourraient s'ajouter ceux de dizaines de pionniers et leurs héritiers qui créent et maintiennent des institutions de toutes sortes : églises, écoles, orphelinats, maisons de retraite, sociétés fraternelles, commerces et bureaux professionnels. À Manchester, comme ailleurs en Nouvelle-Angleterre, émergent des «Petits Canadas», dont le plus grand, situé sur la rive ouest de la rivière Merrimack sera le quartier Notre-Dame. Pendant des décennies, il sera donc possible de communiquer sans avoir à trop se fier à l'anglais, car à Manchester on pouvait vivre son quotidien presque entièrement en français. Toutefois, pour les enfants et les petits-enfants des immigrants, ce sera une évolution graduelle vers un bilinguisme souvent inégal selon les situations : le français au foyer et dans la communauté franco-américaine, puis l'anglais ailleurs.

Personnellement, j'ai le bonheur d'appartenir à une famille qui représente un heureux mélange des cultures québécoise et américaine et des classes professionnelle et ouvrière.

UNE AFFAIRE DE FAMILLE

C'est en 1908, à une époque où la vie franco-américaine est en plein essor, que mon grand-



St. Anselm College, à Manchester. Photographie de Sylvie Tremblay, 1997.

il sert cette société à titre de secrétaire général de 1920 à 1936 et de président général de 1936 à 1956. Journaliste, écrivain, mutualiste et conférencier, son œuvre en faveur de la langue française et de la culture franco-américaine lui vaudra des doctorats honorifiques de l'Université

FACILITÉ D'ADAPTATION

Jeune enfant, je me rends déjà compte des profondes différences qui existent entre mes familles maternelle et paternelle. De fait, ce sont justement ces différences qui me permettront un jour de me sentir également à l'aise dans des milieux francophones et anglophones, québécois et américains, professionnels et ouvriers. En revanche, si je ne possède pas tout à fait l'habileté manuelle de mon père, je lui serai toujours reconnaissant, lui et les siens, de m'avoir donné le respect du travail bien fait, manuel ou autre.

En 1957, à l'âge de six ans, lors de mon entrée à l'école Saint-Georges, cette institution scolaire, comme celles du même genre ailleurs en Nouvelle-Angleterre, en est à sa dernière génération d'élèves. Comme par le passé, ce sont des religieuses – dans notre cas les sœurs de Sainte-Croix – qui y enseignent le cours bilingue : les unes, nées au Québec, pour la moitié française de la journée, les autres, nées aux États-Unis, pour la moitié anglaise. Quoique l'histoire du Canada ne figure plus au curriculum comme à l'époque de ma mère, notre curé, l'abbé Adrien Verrette, surnommé «le chanoine Lionel Groulx des Franco-Américains», nous assure une ambiance à 100 % «canadienne». Par exemple, je me souviendrai toujours d'avoir joué dans une pièce de théâtre pour fêter Dollard Des Ormeaux. Et, comme bon nombre de mes contemporains, j'allais servir la messe, croyant avoir «la vocation», jusqu'à ce que je fasse la découverte des filles, en plein milieu des années 1960.

Si la conquête de la Nouvelle-France, suivie de la Révolution française, ont créé un décalage entre les Français et les Canadiens, les deux guerres mondiales, la révolution des mœurs aux États-Unis et la Révolution tranquille au Québec ont éloigné les Canadiens-Français et les Franco-Américains. Tandis que les Québécois s'affirment et s'épanouissent pour émerger comme société distincte, française et moderne en Amérique du Nord, les Franco-Américains de ma génération évoluent vers une libération sociale basée en grande partie sur leur identité comme Américains anglophones, laissant de côté la langue française et leur identité franco-américaine. Et, ce qui reste de celle-ci, selon certains visiteurs québécois, ressemble au Québec de Maurice Duplessis.

Après la mort de mon grand-père, en 1966, je ne m'intéresse plus à la chose franco-américaine, préférant suivre le courant : la musique rock, le mouvement hippie, l'opposition à la guerre. Pour moi, comme pour la plupart de mes amis à cette époque, parler français, c'est vieillot. On ne le fait que par nécessité.

Cependant, en ce qui me concerne, un changement d'attitude débute avec de bonnes notes en

Laval et de l'Université de Montréal, ainsi que la Légion d'honneur. C'est donc surtout de lui, mais aussi des siens – ma grand-mère Azélie, ma mère Madeleine et mon oncle maternel Gérald, successeur de son père à l'ACA et figure marquante dans les cercles musicaux franco-américains – que j'allais hériter d'un amour de notre patrimoine et d'un désir de travailler à son rayonnement. D'autre part, c'est plutôt le côté paternel de ma famille qui allait m'inculquer les valeurs de la classe ouvrière franco-américaine et les aspects purement américains de mon identité. Mon père, Henri Perreault, voit le jour à Danielson, au Connecticut, en 1902. Il est le petit-fils et le fils d'ouvriers qualifiés du textile nés dans le Massachusetts en 1849 et en 1881 respectivement, mais mariés à des Québécoises. Lorsqu'il arrive à Manchester, en 1925, accompagné de sa mère Éliza, veuve avec quatre autres enfants, il est déjà opérateur et réparateur de «Linotypes» depuis cinq ans. Il exerce son métier pendant une dizaine d'an-

Robert Choquette, poète, romancier, auteur dramatique et diplomate canadien est né à Manchester, R.I., en 1905. (Collection initiale, Archives nationales du Québec, à Québec).



Une partie des ouvriers de la compagnie Amoskeag, Manchester, R.I. Photographie vers 1870. (Manchester Historic Association).

nées dans une imprimerie de Manchester, la Clarke Press, avant d'aboutir au quotidien local, le *Manchester Union Leader*. Aussi, de temps à autre, il prête main-forte à *L'avenir national* ainsi qu'à l'imprimerie Lafayette. Il prendra sa retraite en 1973 et il meurt en 1990.

français au secondaire et à l'université, grâce à une base solide à la maison et à l'école primaire. Ensuite, en 1970, une rencontre avec des hippies québécois dans un festival rock à Toronto me bouleverse. Je parle français avec eux devant mes amis anglo-américains qui voient en moi «un autre Robert» qu'ils ne connaissent pas auparavant. Enfin, en 1971-1972, une année d'études à Paris, où je prête secours à mes camarades de classe américains avec leurs devoirs de français, me convainc de la valeur de mon héritage.

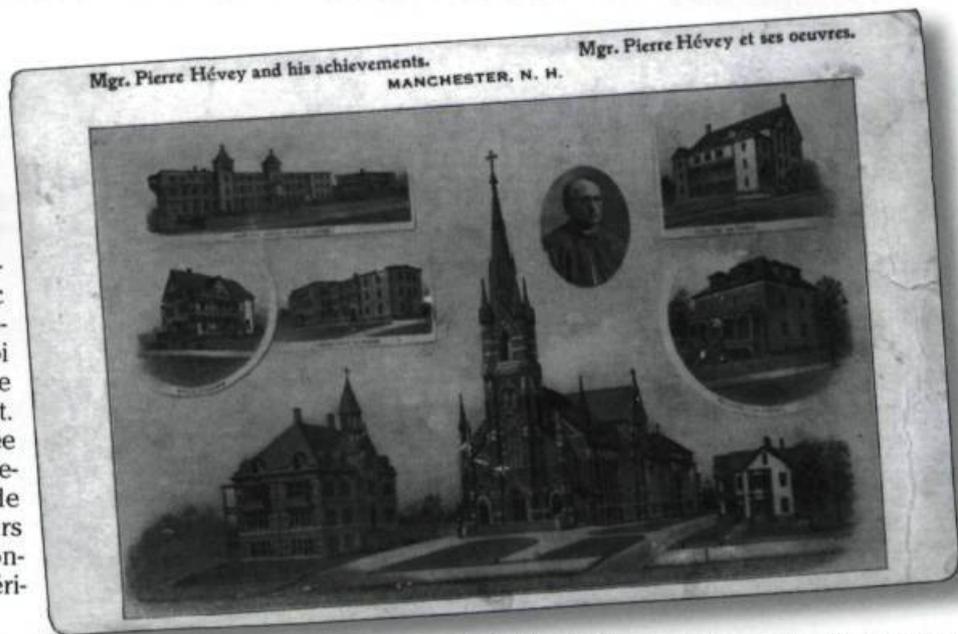
À l'époque où je me lance dans une carrière de chercheur et d'écrivain voué au maintien de notre culture, on annonce les données du recensement fédéral de 1970 pour Manchester : sur une population totale de 87 754 habitants, 27 777 identifient le français comme langue maternelle. Si, à cela, on ajoutait les patronymes de ceux qui cachent leur connaissance du français ou qui ne le parlent pas du tout, nos chiffres augmenteraient considérablement.

Toutefois, de profonds changements suscités par le bicentenaire des États-Unis en 1976 inspirent, auprès de toutes les populations, un intérêt accru pour l'histoire, la généalogie et la culture qui continue à se faire sentir de nos jours. Chez nous, cela prolonge la vie de certaines institutions traditionnelles. D'autres, pour la première fois, ouvriront leurs portes aux Franco-Américains anglophones.

DE NOS JOURS

Aujourd'hui, à Manchester, on peut faire de la recherche à la bibliothèque de l'ACA, la plus grande collection aux États-Unis sur le fait français en Amérique, ou bien à celle de l'American-Canadian Genealogical Society, qui attire des chercheurs d'un peu partout. On peut aussi visiter une exposition au musée du Centre franco-américain. On peut acheter des livres et des disques à la Librairie populaire dont le propriétaire, Roger Lacerte, est également animateur d'une émission radiophonique hebdomadaire, *Chez nous*. On peut aller à la messe en français dans quelques-unes de nos paroisses franco-américaines. Et on peut goûter à la cuisine québécoise dans des restaurants comme Chez Vachon et Mother Goose.

C'est donc dans cette ambiance que mon épouse, Claudette Ouellette, et moi élevons notre fils Charles qui, à 17 ans, est un des rares individus de sa



génération à être parfaitement bilingue et conscient de son héritage.

M^{gr} Pierre Hévey et ses œuvres, Manchester, New Hampshire. Carte postale, vers 1920. (Archives de Cap-aux-Diamants).

Certes, en 1884, M^{gr} Thomas Hendricken, évêque de Providence, avait prédit la disparition du français de la Nouvelle-Angleterre en dix ans. Nous sommes donc arrivés en l'an 2000, soit 116 ans plus tard. On entend toujours le même son de cloche. Oui, bien sûr, le français en Nouvelle-Angleterre est toujours en voie de disparition et, à mon avis, il le sera sans doute pendant plusieurs années encore. ♦



Robert B. Perreault est chercheur, écrivain, conférencier, guide historique, photographe et auteur de quatre livres et de près de 150 articles portant soit sur la ville de Manchester ou sur la culture franco-américaine de la Nouvelle-Angleterre. Il donne des cours de conversation française au St. Anselm College de Manchester.

Les religieuses de la congrégation de Jésus-Marie à Manchester, New Hampshire. (Programme-souvenir des fêtes du soixantième anniversaire de la paroisse Saint-Augustin de Manchester, New Hampshire).